

Esquisse d'une socio-pathologie de l'information contemporaine

par Paul M.G. LEVY,

Professeur Associé à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines de Strasbourg (1)

★

« *L'information est une fonction biologique consistant à percevoir le réel, en vue de satisfaire aux conditions de la vie et du progrès de l'espèce. Dans tout le règne animal, l'information inexacte entraîne la mort.* » C'est dans ces termes qu'il y a quelques années Paul-Louis Bret introduisait une leçon sur l'information et la société (2). Encore qu'il ait nuancé ensuite son affirmation de départ, il ne s'en tenait pas moins à une conception assez traditionnelle. Trop souvent on part de l'idée que l'informatique a pour unique souci de découvrir et de transmettre la vérité, que la vie n'est possible que sur la base d'une information étendue et véridique, que le développement de l'information est nécessairement bénéfique et qu'une société plus abondamment éclairée est inévitablement mieux organisée et plus consciente de ses véritables intérêts. Or, la réalité est fort éloignée de cette vue théorique.

En rester à un schéma idéal de ce genre conduirait à se limiter aux constatations stériles que ferait un physiologiste décidé à ignorer la pathologie. La science médicale a pour objet l'« art de guérir ». La sociologie a le devoir de préserver sa sérénité en refusant d'être conçue uniquement en fonction de buts utilitaires, mais elle n'a pas le droit d'ignorer les défauts du mécanisme social au point de négliger les maladies qui en sont la réalité quotidienne. La pathologie bien plus que la physiologie est l'étude du réel ; cela est vrai aussi sur le plan sociologique (3).

(1) Notes d'une conférence faite le 29 août 1967 en séance plénière du Forum Européen d'Alpbach (Autriche) dans le cadre d'une session sur le sujet *information et communication : tendances du développement technique et social*.

(2) Paul-Louis BRET, *Information et Société*. Centre Européen Universitaire de Nancy. Département étude des civilisations, 1952.

(3) V. à ce sujet Georges CANGUILHEM, *Le Normal et le Pathologique*. (P.U.F. 1966.)

Si l'information, telle que l'entendent les informateurs est essentiellement le récit d'un fait et si les êtres humains agissent en fonction de leur information, l'information réelle est rarement fidèle et les actions ne sont rationnelles que très exceptionnellement. La conduite de l'humanité n'a rien de raisonnable ; elle cesserait sans doute d'être l'humanité si on la forçait mécaniquement à agir de façon rationnelle. Une connaissance insuffisante nous empêche d'agir, mais une connaissance excessive peut engendrer la stérilité ; une certaine dose d'ignorance est indispensable à l'action. Si par impossible nous savions avec certitude tout ce qui va se produire, nous perdriions probablement notre capacité d'agir. L'information tardive perd son utilité, mais l'information prématurée est parfois dangereuse. Il est donc heureux sans doute que notre information soit imparfaite et que les imperfections de la nature humaine et de nos sociétés nous libèrent de la servitude d'un automatisme qui serait proprement intolérable.

Ceci étant posé, nous suggérons qu'on étudie sous le vocable de « Socio-pathologie de l'Information » les maladies de l'information résultant de son mécanisme social et les maladies du corps social provoquées par la façon dont il réagit à l'information. Nous voudrions donc d'une part nous pencher sur les imperfections de l'information et notamment sur sa non-coïncidence avec la réalité des faits ; d'autre part, sur cette constatation que le régime de l'information détermine des aspects importants de la société.

Ces problèmes existent depuis qu'il y a des hommes sur terre, mais ils ont pris un tour nouveau et une acuité accrue avec l'apparition des moyens de communication de masse. Ces « vecteurs » véhiculent avec autant d'efficacité le vrai que le faux ; ils ont donné à l'information des caractéristiques qui renouvellent entièrement les conditions de sa véracité et de son rôle social.

Il y a donc ce que nous pourrions appeler les malformations congénitales de l'information ; elles sont inévitables, tiennent à sa nature même et existaient à l'âge des cavernes comme elles existent aujourd'hui. Cependant l'application d'instruments nouveaux à des exigences anciennes a incontestablement apporté de profondes modifications aux conditions dans lesquelles, se forme, se développe, se diffuse et est assimilée l'information ainsi qu'aux conséquences que cela entraîne. Aux malformations congénitales sont donc venues s'ajouter des maladies de croissance et peut-être même déjà des maladies de la décrépitude du mécanisme de l'information et de son influence sur la société. On nous reprochera peut-être de mettre dans le mot « pathologie » un sens défavorable à priori et de n'avoir au départ qu'une vue pessimiste des choses.

Trois arguments nous paraissent pouvoir être opposés à une telle inter-

prétation : 1° la société s'organisant en principe pour être informée et pour faire un usage sain de cette information, les situations non pathologiques paraissent suffisamment couvertes par les travaux existants ; 2° en parlant de « maladies » on couvre à la fois le champ des déformations délibérées et des déformations involontaires, ce qui est indispensable ; 3° en parlant de socio-pathologie et non plus de *bourrage de crânes* comme nous l'avons parfois fait dans le passé (4), nous prenons une attitude incontestablement plus objective que celle de ces auteurs qui s'acharnent à dénoncer les erreurs et les manœuvres des maîtres de l'information, ne parlant d'ailleurs, en général, que des péchés de l'adversaire et fustigeant uniquement la fausseté de ce qui n'est pas favorable à leurs propres thèses.

*
**

L'information souffre donc de maladies congénitales, de maladies de croissance et de maladies de la décrépitude. Ces maladies se rapportent à sa génération, à sa circulation, à son assimilation et à son utilisation. Les progrès techniques ont doté cette information d'une *instantanéité*, d'une *universalité* et d'une *fugacité* qui en sont aujourd'hui les caractéristiques principales.

En voici une illustration concrète empruntée à l'actualité récente. Le 19 juin 1967, l'Assemblée générale des Nations-Unies a discuté le conflit du Moyen-Orient. La séance s'est ouverte à Manhattan à 14 h 56 G.M.T. L'Agence France-Presse à Paris a commencé 11 minutes plus tard à en diffuser le compte-rendu sur son réseau européen. Toute l'après-midi les dépêches se sont succédé à des intervalles variant entre une et vingt-quatre minutes. Le premier discours, celui de M. Kossyguin chef du gouvernement soviétique a fait l'objet de 9 bulletins de 7 à 10 lignes chacun. Le discours suivant a été prononcé par M. Eban, ministre des Affaires étrangères d'Israël. Entre le bulletin 13 et le bulletin 14, c'est-à-dire entre 18 h 01 et 18 h 08 est venu s'intercaler à 18 h 05 un bulletin hors série non numéroté : *Pendant que M. Abba Eban parlait, M. Kossyguin accompagné de toute la délégation soviétique a quitté la salle des séances puis le siège de l'Assemblée générale.*

Nous avons analysé les informations données au sujet de cet événement par 18 vecteurs allant de l'Agence France-Presse à la *Neue Zürcher Zeitung* en passant par l'ORTF et le *Times*. Sept journaux n'en ont pas parlé. Parmi les onze autres, il n'en est pas deux qui aient rendu compte de façon absolument identique. La version la plus « dure » est celle

(4) Leçon de l'auteur sous le titre *Théorie et technique du bourrage de crânes* faite le 24 juillet 1966 à l'Université de Paix du R.P. Pire o.p. (Tihange-Huy).

des *Badische Nachrichten* qui disent : *Le Président du Conseil soviétique Kossyguin et son ministre des Affaires étrangères Gromyko quittèrent ostentatoirement (demonstrativ) la séance lorsque Eban condamna la politique soviétique au Proche-Orient.* La plus « douce » est celle de la *Frankfurter Allgemeine* : *Peu avant la fin du discours d'Eban, Kossyguin qui jusque là avait écouté avec attention quitta la salle sans ostentation (nicht demonstrativ) mais en raison d'un engagement à déjeuner à 13 heures.* Des journaux soulignent que « toute » la délégation soviétique a quitté, d'autres que le délégué permanent Federenko est resté. Une simple inversion change parfois l'impact de l'information : il y a une différence entre le *Monde* qui dit *M. Kossyguin avait quitté la salle des séances avec toute sa délégation avant la fin du discours de M. Eban* et *Combat* qui rédige *Après le départ de M. Kossyguin et de toute sa délégation, M. Eban ajouta...* On peut faire un tableau des diverses versions en posant à leur sujet les questions : quoi ? qui ? quand ? comment ? de quelle manière ? puis analyser les nouvelles de chaque journal en vue d'établir la concordance avec ce qui s'est passé en réalité et donner ainsi une mesure de fidélité de la relation. Mais c'est là une pure vue de l'esprit : la réalité a elle-même évolué dans le temps, les éléments mis à la disposition des journalistes leur sont parvenus graduellement, les différences de rédaction n'ont pour la plupart rien d'intentionnel : nous avons choisi délibérément un événement d'importance secondaire, récent, dont la signification aurait pu être grande mais qui aurait pu aussi perdre toute signification très rapidement, ce qui fut en fait le cas. Nous n'avons relevé aucun compte rendu israélien, arabe ou soviétique, mais uniquement ceux de journaux qui avaient toutes les raisons d'être d'une parfaite objectivité.

Cet exemple simple montre :

1. que des journalistes également consciencieux et également qualifiés peuvent voir un même événement de façon très différente ;
2. que des journalistes également conscients de leur devoir de vérité peuvent rendre compte d'un même événement et l'apprécier de façons différentes ;
3. que le moment de la perception, celui de la transmission et celui de la reproduction jouent un rôle essentiel : la connaissance du fait évolue, son importance se modifie en fonction des détails qu'on apprend et de l'importance relative des autres faits qui se produisent ensuite. Il est bien évident que si des grands journaux paraissant le lendemain n'ont rien dit de la sortie de M. Kossyguin c'est que, au moment où

ils ont été composés, le fait était vidé de son éventuelle signification politique par la précision du rendez-vous à déjeuner donnée après cette sortie par le porte-parole de la délégation soviétique.

L'inévitable déformation des témoignages est de tous les temps et de tous les pays, tout autant que le nécessaire *arrêt dans le temps* qu'exige fatalement l'établissement d'une information. Cet arrêt est immédiatement perceptible à la radio, d'où l'importance que l'événement dont nous venons de parler a pris dans l'immédiat à la radio française, par exemple : à l'entendre dans l'heure qui a suivi, c'était un grave incident diplomatique. Les choses se sont atténuées ensuite de telle façon que le lendemain toute importance avait disparu. Il est caractéristique de notre temps et de nos moyens de communication que nous soyons mis en possession de tranches successives dont seule la somme constituera le récit de l'événement (5) et que les divers fragments de ce hâchis d'informations soient diffusés instantanément et sur une échelle énorme.

Universalité, instantanéité et fugacité sont donc intimement liées. L'information a toujours été une matière périssable et éphémère, mais elle est devenue plus éphémère que jamais. Elle est aussi plus fragmentaire qu'elle ne l'a jamais été : fragmentaire à la fois dans le temps et dans la succession des faits. Tel point qui paraissait avoir une signification la perd brusquement et ce qui n'en avait pas en prend soudain. Comme la matière est abondante et qu'il faut choisir pour pouvoir l'inscrire dans l'espace limité dont on dispose — la surface du journal, le temps de la radio, la longueur du film — une *sélection* intervient qui est un des éléments capitaux de la pathologie de l'information.

Un événement qui paraîtra plus digne d'attirer l'attention du lecteur chassera brusquement un autre qu'on suivait : la séquence informationnelle sera interrompue, ce qui rendra l'information discontinue et parfois incompréhensible. Les critères de sélection seront essentiellement subjectifs : l'appréciation de ce qui est digne d'être retenu variera d'un journaliste à l'autre, d'un journal à l'autre et d'un pays à l'autre tant dans les détails de la nouvelle que dans son contenu essentiel.

L'inévitable discontinuité explique pourquoi les organisations internationales, les administrations publiques et les grandes entreprises créent des services d'information : il ne s'agit plus seulement pour elles de disposer d'un bureau de presse sur lequel on se débarrasse de tâches parfois déplaisantes à accomplir au niveau de la haute direction, il s'agit avant tout de maintenir la continuité du courant d'information que la presse ne

(5) Eugène DUPREEL, *La philosophie de l'information*. Conférence à la XVII^e Semaine Sociale Universitaire de l'Institut de Sociologie Solvay, 23 septembre 1935.

peut assurer en raison de l'abondance et de la variété des matières qui la sollicitent (6).

Les moyens de communication de masse ont considérablement augmenté la *quantité* des informations disponibles. L'espace dont on dispose et les canaux de diffusion étant nécessairement limités, une sélection s'impose. Cette sélection se fera au niveau de l'informateur et tout le long de la chaîne qui va du témoin de l'événement et jusqu'à l'informé lui-même qui ne pourra absorber tout ce qui est mis à sa disposition. Les sélections successives se feront suivant des critères qui souvent ne seront liés ni à l'intérêt objectif, ni à l'utilité pratique de l'information.

Une véritable concurrence s'instaurera entre les informations. Quoi qu'en disent ceux qui prétendent qu'il faut « tout publier », on se heurte à une impossibilité physique qui entraîne la nécessité de la sélection. Elle se fait alors suivant des critères de *vitesse*, de *brièveté* et de *sensationnel* très étrangers à la qualité et à la finesse de l'information. Nos contemporains qui veulent être bien informés se trouvent devant la nécessité de choisir ou de laisser choisir pour eux, tout en ne sombrant pas dans la monotonie d'une information rationnelle pure et en conservant à côté des nouvelles utiles d'autres nouvelles qui soient suffisamment amusantes pour alimenter les contacts sociaux et conserver un certain charme à l'existence.

La nature même des critères de sélection et de nos penchants nous conduit finalement à constater que dans le domaine de l'information aussi il existe une véritable *loi de Gresham* (7) : *la mauvaise information chasse la bonne*. Les critères de véricité, d'utilité, de moralité même sont battus en brèche et l'information perd en qualité ce qu'elle gagne en quantité.

*
*
*

A travers les déformations inévitables des témoignages, les distorsions de la transmission, les gauchissements de la « traduction », et les servitudes de la synthèse, le vrai ne trouve pas son compte. On objectera peut-être que ces erreurs sont inévitables et généralement sans très grande importance. Cet argument n'est pas suffisant pour qu'une étude du mécanisme de l'information puisse les négliger. Il est impossible de les sous-estimer si l'on tient compte de leur répétition tout le long de la chaîne de l'information, celle qui va du fait au destinataire final.

(6) Jacques-R. RABIER, Communication à la « Table ronde hebdomadaire sur les relations publiques ». Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg, 3 février 1967.

(7) Paul M.G. LEVY, *Servitudes et grandeurs de l'information européenne*. La Revue Nouvelle, Bruxelles, 15 mars 1965, p. 228.

Or, tout se fait et doit se faire très vite et, comme il y a beaucoup de choses à dire, il est fondamental de « bien titrer ». Le lecteur du journal, l'auditeur de la radio, le spectateur de la télévision n'est pas capable d'assimiler une matière aussi abondante : il ne peut retenir que les titres, si même il les retient. Ces titres étant des résumés extrêmement condensés, seront nécessairement infidèles. Au lendemain du discours prononcé le 10 août 1967 par le général de Gaulle, le *Monde* titrait *Londres : l'opposition à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun est confirmée*, tandis que les *Dernières nouvelles d'Alsace* donnaient en gros caractères *Soulagement à Londres où l'on craignait un nouveau « veto » français pour l'adhésion au Marché commun*. A l'honneur de ces deux journaux on peut ajouter que ces deux titres contradictoires étaient aussi exacts l'un que l'autre.

Il convient de remarquer d'ailleurs — et cette remarque dépasse la question des titres qui n'est qu'un cas limite — que la complexité des situations devient telle aujourd'hui qu'il est sans cesse plus difficile de résumer valablement. Cela est vrai en politique comme en science, en art comme en théologie. L'abondance de la matière croissant en même temps que sa complexité, on est amené à *résumer de plus en plus ce qui est de moins en moins résumable*. Les deux facteurs agissent ainsi en sens inverse et cumulent leurs effets pour diminuer l'exactitude de l'information. Mais en même temps que les informations importantes voient à la fois réduire la place qui leur est donnée et l'exactitude de leur formulation, les informations plus légères (faits-divers, incidents relatifs à des célébrités, informations dites « générales ») voient augmenter leur importance quantitative et se développer la place attribuée aux détails vrais ou faux qui s'y rapportent.

*
**

Si les instruments d'information sont nécessairement aussi imparfaits dans un monde aussi affreusement compliqué à décrire et cela malgré la science et la conscience que les journalistes mettent très souvent à accomplir leur mission, comment se fait-il que nous arrivions à survivre dans un univers que nous connaissons aussi mal ?

Bien qu'une moyenne d'erreurs ne fasse jamais une vérité, ce sont surtout sur des détails que portent les divergences et il se produit alors une certaine compensation qui évoque la théorie statistique des erreurs d'observation. Mais comme le veut également la théorie des erreurs, pour qu'il y ait compensation il faut que les erreurs ne soient pas systématiques, ne proviennent pas d'un défaut de notre instrument d'observation ou de l'observateur lui-même. Ce sont de telles erreurs systématiques

— et donc non compensées — qu'introduisent dans le système tous les procédés de censure.

La censure gouvernementale est toujours haïssable. Mais elle l'est plus encore lorsqu'elle n'ose pas dire son nom, lorsqu'elle s'exerce de façon occulte en laissant proclamer que la presse est libre. Plus détestable encore est l'auto-censure de ces journaux qui se prétendent libres tout en étant les obéissants serviteurs de puissances matérielles ou morales dissimulées.

Enfin, il y a une double censure à laquelle il est impossible d'échapper complètement : celle constituée par l'écran que les informateurs consciemment, inconsciemment ou subconsciemment placent entre le fait et son récit, ainsi que celle que pratique le destinataire de l'information lui-même. Prisonnier de ses opinions, de ses croyances et de ses préjugés, il veut qu'on lui serve la vérité qui lui plaît et non point la vérité vraie. Le journaliste soucieux de bien servir sa maison et les clients de sa maison se conditionne nécessairement non pas seulement en fonction de ce que ses clients désirent mais de ce qu'il imagine lui-même qu'ils désirent. Il y a là des effets de multiple « feed-back » comparables à l'effet de Larsen qui se produit lorsqu'un microphone reprend les sons du diffuseur auquel il est raccordé. La masse croit, la masse demande, la masse exige et l'informateur subit, qu'il le veuille ou non, cette pression avec des résultats dont l'histoire de la presse fourmille d'exemples.

En octobre 1914, le *Matin* de Paris publia cette effarante nouvelle : *Les conquérants barbares d'Anvers ont puni les infortunés prêtres belges qui avaient refusé de sonner les cloches, en les accrochant comme des battants vivants dans les cloches la tête en bas.* Il s'agissait de l'amplification d'une information du *Corriere della Sera* qui lui-même avait développé une information du *Times* qui avait « amélioré » une information venant déjà du *Matin* dont un rédacteur avait « traduit » une dépêche de *Koelnische Zeitung* disant simplement : *Lorsqu'on connut la chute d'Anvers, on sonna les cloches en Allemagne* (8).

En 1936-1937 pendant la guerre civile espagnole, le journal parla de la radio belge essayait de donner une information complète et impartiale. Il fut harcelé de lettres d'injures l'accusant, les unes de favoriser les rebelles, les autres de favoriser le gouvernement. Ces lettres furent reproduites par des journaux belges de l'un et de l'autre bord. Une enquête officielle eût lieu. Elle prouva une parfaite neutralité, mais elle prouva aussi que, les journaux de droite sélectionnant de préférence les nouvelles favorables au Général Franco et ceux de gauche les nouvel-

(8) Cité par Jean GALTIER-BOISSIERE, *Le Bourrage de Crânes*. Le Crapouillot, Paris, juillet 1937.

les favorables aux Républicains, leurs lecteurs respectifs se trouvaient conditionnés dans un sens ou dans l'autre et refusaient le tableau impartial donné par la radio (9).

Il est des vérités que le lecteur refuse. Malgré les efforts de plusieurs journalistes, l'opinion belge n'a jamais admis que l'offensive des Ardennes en 1944-1945 n'ait pas été commandée par von Runstedt alors que le maréchal y était en fait opposé et n'avait aucune part ni proche ni lointaine dans les crimes de guerre commis à l'occasion de cette opération. L'imagination et la volonté du public, son auto-censure, comptent parmi les ennemis d'une information vraie et libre. Le journaliste n'écrit pas ce qu'il veut et ne fait pas accepter ce qu'il veut.

Cette pression du public qui veut certaines choses — ou dont on imagine qu'il les veut — va parfois jusqu'à provoquer la *génération spontanée* de nouvelles. Nous entendons par là la naissance d'informations qui ne correspondent à aucun fait. En mai 1927, *La Presse* de Paris a annoncé à grands fracas l'arrivée de Nungesser et Coli à New York ; non seulement les deux aviateurs français ne sont jamais arrivés, mais encore aucune information dans ce sens n'est jamais parvenue à Paris. La pression qu'exerce le désir d'information, jointe à la compétition entre journaux à sensation, peut provoquer une affirmation qui n'est basée que sur l'anxiété, la vraisemblance et la concurrence commerciale. Car l'information est coûteuse et, dans les sociétés occidentales au moins, les journaux sont des affaires qui doivent rapporter ; trop souvent dans des journaux peu sérieux la concurrence mène à la surenchère, au sensationnel et à la légèreté. Les conditions difficiles d'existence de certains organes de presse menacés de disparition ou de rachat exacerbent les conditions de cette concurrence.

La presse n'est hélas jamais complètement libre : qu'elle soit délibérément dirigée comme dans les pays communistes ou fascistes, qu'elle dépende de l'Etat, du capital privé, de puissants annonceurs ou d'autres groupes de pression elle n'est jamais qu'un instrument. Ce sont sans doute les sociétés de rédacteurs et les radios officielles paritairement gérées dans la plupart des pays occidentaux qui représentent les types de vecteurs les plus dégagés de servitudes.

Le Pape Paul VI a annoncé en juin 1965 qu'il se réservait de prendre une décision sur le contrôle des naissances. Le monde attend cette décision et les sondages montrent l'intensité de cette attente. Elle provoque des difficultés pour beaucoup de couples catholiques et les informations

(9) Paul M.G. LEVY, *Puissance de la Presse*. Revue de l'Université de Bruxelles, octobre 1939-janvier 1940, p. 155 et ss.

qui s'y rapportent sont aussi goûtées d'un public avide de sensationnel et de « sexomanie ». Cette situation provoque l'apparition d'informations sauvages. *Newsweek* annonçait au mois d'août 1967 que le Pape préparait une Encyclique sur la question, qu'elle serait publiée en septembre et précéderait la réunion de Synode épiscopal. Le Saint-Siège a démenti et rien ne s'est passé.

Certaines de ces nouvelles nées par génération spontanée n'apparaissent jamais comme telles : formées « comme des fausses nouvelles » — c'est-à-dire en dehors de la connaissance réelle de l'événement — elles ne parviennent au public que lorsque l'événement s'est effectivement produit. Ce sont en quelque sorte des *fausses nouvelles vraies*. L'expression de la vision, la perception par nos sens imparfaits, la transmission par des vecteurs inertes (c'est-à-dire incapables de redresser ou de rectifier, bien que capables de se tromper), la diffusion et finalement l'assimilation elle aussi gouvernée par l'imperfection et l'insuffisance de nos sens, tout cela fait appréhender que, dans la masse des informations que nous absorbons, la part de la vérité absolue reste assez limitée.



Il est fondamental pour l'étude de la socio-pathologie des moyens de communication sociale qu'on se rende bien compte de la nature exacte du besoin d'information. Il y a bien longtemps déjà (10) nous avons proposé qu'on distingue le besoin direct (l'information désirée pour elle-même) du besoin indirect (l'information désirée pour ce qu'elle peut procurer). En d'autres termes, nous séparons le besoin purement psychologique direct du besoin utilitaire indirect.

Les informations utilitaires doivent être exactes, sans quoi elles risquent de n'être d'aucune aide : nous avons besoin d'indications exactes sur l'état du chemin que nous allons suivre, sur le cours des marchandises que nous allons négocier, sur l'état de l'opinion que nous voulons influencer. En revanche pour les informations qui ne nous apportent qu'une satisfaction purement psychologique, il n'est pas indispensable qu'elles soient d'une exactitude absolue. Eugène Dupréel soulignait le rôle de l'information comme *ciment social* (11); il montrait que ce rôle de ciment social est l'une des racines de la valeur du vrai ; mais il arrive que l'erreur soit assez répandue pour que tout le monde en parle

(10) Paul M.G. LEVY, *Quelques remarques sur le besoin d'information*. Revue de l'Institut de Sociologie, Bruxelles, Quinzième année, 1935, no 2, pp. 385 à 394.

(11) Eugène DUPREEL, *Les deux racines de la valeur du vrai*. Revue de l'Université de Bruxelles, décembre 1934-janvier 1935, p. 181 et ss.

et soit d'accord ! Henri de Man, décrivant la psychologie du supporter sportif le montrait cherchant à *satisfaire ses besoins héroïques par personne interposée* (12) ; il est certain qu'une telle attitude est le plus souvent celle du destinataire de l'information et qu'elle n'exige nullement une rigoureuse exactitude. Le récit d'un beau crime, d'une affreuse catastrophe, d'une ingénieuse escroquerie, nous apporte rarement des éléments que nous pouvons utiliser dans notre vie de tous les jours ; en revanche, il permet au lecteur, à l'auditeur ou au téléspectateur de s'identifier à son héros et cela d'autant mieux que les détails sont plus nombreux, plus précis, plus horribles ou plus savoureux, sans pour autant qu'ils doivent être plus exacts. Il dépend uniquement de la conscience du journaliste que son récit ne contienne pas de détails imaginés ou grossis et de la probité du metteur en page que le titre ne bouscule pas exagérément la réalité.

Jusqu'à présent nous n'avons pas parlé des nouvelles inventées sans qu'existe une forte présomption qu'elles soient vraies et une pression pour qu'on les donne. Le mensonge absolu et délibéré reste en effet exceptionnel. Il n'y a jamais de mensonge « pur » : un mensonge consiste généralement en fragments de vérités mis bout à bout dans un ordre qui ne correspond pas à la réalité. Cependant le mensonge a joué un rôle important en histoire et c'est peut-être l'une des conquêtes les plus certaines de la démocratie que le fait qu'aucune guerre n'ait pu être commencée depuis la fin du dix-huitième siècle sans qu'un mensonge ait été répandu pour tromper l'opinion publique au départ (13).

Un cas récent de falsification qui a fait quelque bruit montre à quel point le faux et le vrai peuvent difficilement être séparés dans l'information. Un hebdomadaire français (14) a publié en juin 1966 un reportage dans l'ensemble exact (dans la mesure où la pratique croissante du *rewriting* permet de respecter la vérité) sur le néo-nazisme en Allemagne. A côté d'authentiques photographies des chefs du NPD en pèlerinage sur la tombe de criminels de guerre, on voyait des réunions paysannes qui n'avaient rien de nazi sinon le lointain passé du bourgmestre du village et aussi d'impressionnantes photographies en couleurs représentant des jeunes gens en uniforme de SS célébrant les gloires de la période hitlérienne. Blâmé par les services officiels de Bonn, l'hebdomadaire en question admit qu'il s'agissait de *reconstitutions* ; un des responsables de la publication nous a déclaré trouver légitime de « recon-

(12) Henri de MAN, *Zur Psychologie des Sozialismus*, Iena 1927, pp. 37-38.

(13) Paul M.G. LEVY, *Le mensonge dans l'information*. Homo, Bruxelles, février 1937, pp. 302-303.

(14) *Paris-Match*, 18 juin 1966, pp. 54-61.

stituer » des réunions qui se tiennent « vraisemblablement ». Ces images étaient incontestablement des faux ; mais on peut évidemment se demander si une illustration sous forme de dessins traduisant ce qui se trouve affirmé dans un article n'est pas « aussi fausse » qu'une photographie reconstituée. On passe hélas trop facilement de l'un à l'autre : le « rewriting », c'est la re-rédaction sous une forme attrayante de notes qui en principe ne contiennent que des éléments exacts ; pour peu que le rédacteur y mette trop de fougue, ajoute de la couleur ou des précisions accessoires, on passe du domaine du vrai au domaine du faux. Ce faux est d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant et que le destinataire de l'information fait constamment la confusion entre *précision et exactitude*. Le caractère séduisant des statistiques — vraies ou fausses — n'a pas d'autre origine.

La photographie, la cinématographie et la télévision ne sont donc pas nécessairement des protections contre l'aménagement de la vérité : elles peuvent être complétées par des légendes ou des commentaires ne correspondant pas à la réalité et dont le crédit est augmenté par la puissance suggestive de l'image (15).

Le mensonge négatif est infiniment plus grave, plus efficace et plus dangereux que le mensonge positif. Le mensonge positif — affirmation volontairement erronée — peut être combattu : son intention, son absurdité et sa fausseté sont parfois démontrables. Le mensonge par omission, celui qui consiste à cacher la vérité, est infiniment plus dangereux. Il est particulièrement fréquent dans les citations. Ainsi, lorsque voici quelques années, les agences africaines de presse tinrent leur premier congrès à Tunis, le discours d'ouverture du Président Bourguiba, après avoir fait l'éloge de la décolonisation, rappela que les épidémies et les famines qui ravageaient l'Afrique avant l'arrivée des Européens avaient été combattues par eux ; il semble qu'aucune des agences associées au Congrès n'ait reproduit ce passage.

Lors du 75^e anniversaire de « Rerum Novarum », le Pape dans un message au Mouvement Ouvrier Chrétien de Belgique parla avec éloges de son fils bien-aimé Léon Joseph Cardinal Suenens, primat de Belgique et de la nécessité de vivre en respectant *la langue, la culture, le génie propres, des diverses fractions du peuple belge*. Or, à ce moment le Cardinal avait été violemment attaqué par les extrémistes flamingants ; de trois journaux catholiques flamands, tous trois fort attachés à Rome, l'un reproduisit fidèlement le message du Souverain Pontife, le deuxième supprima l'allusion au Cardinal et aux diverses fractions du peuple belge,

(15) V. aussi Roger CLAUSSE, *Les Nouvelles, Synthèse critique*, Bruxelles, Institut de Sociologie, 1963, pp. 347 à 360.

le troisième laissa ses lecteurs dans l'ignorance complète des paroles papales.

Dernier exemple du même genre : le 27 juillet 1967 le Président Johnson rappela à la télévision américaine que le Congrès venait de refuser un crédit de 20 millions de dollars destinées à la dératification des taudis des quartiers noirs où des milliers d'enfants sont victimes des rongeurs. Il concluait : *Cette loi aurait signifié beaucoup pour les enfants des taudis. Un gouvernement qui a dépensé des millions pour la protection des petits veaux peut sûrement faire autant pour la protection des petits garçons et des petites filles.* Les agences de presse américaines ont oublié ce passage, au moins dans leurs services pour l'étranger (16).

*
**

On aperçoit quatre grandes raisons pour lesquelles la survie de l'humanité est possible malgré une information très imparfaite :

1. *le caractère accessoire des points sur lesquels porte l'imperfection ;*
2. *la compensation partielle des déviations dans un sens et dans l'autre ;*
3. *Le fait que la grosse masse des informations est destinée à satisfaire nos besoins héroïques et notre curiosité sans jouer de rôle utilitaire ;*
4. *le peu d'importance que revêt en général une information isolée.*

Insistons sur ce dernier point. Que la nouvelle soit vraie ou fausse, agréable ou désagréable, favorable ou défavorable, plaisante ou déplaisante, morale ou immorale,... elle n'agit qu'en fonction du capital d'informations accumulées.

On a pu relever (17) de nombreux cas d'annonce de décès de personnalités, annonces vraies ou fausses ; certaines ont produit des catastrophes, d'autres n'ont eu aucun effet, d'autres encore ont eu des conséquences favorables parfois même pour ceux dont le décès avait été annoncé. C'est que, pour que se produise un événement, il faut que diverses conditions soient réunies ; pour qu'une information ait des conséquences, il faut qu'il y ait au préalable une probabilité en faveur de ces conséquences. La nouvelle ne tombe pas en terrain vierge : le sol est préparé par tout ce qui a précédé, qui s'est accumulé dans le conscient et l'inconscient, qui a pu influencer le subconscient des individus.

(16) Cité par *Le Soir*, Bruxelles, 9 août 1967.

(17) Paul M.G. LEVY, *Le mensonge dans l'information*. Homo, Bruxelles, février 1937, pp. 303-304.

Depuis Freud on souligne l'importance des impressions oubliées ; nous oublions la plupart des informations dont nous prenons connaissance mais leur influence continue à s'exercer sur nous. La nouvelle qui agit, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, mais combien de gouttes a-t-il fallu pour amener le liquide au ras du bord ? Mieux encore : une information isolée est comparable au détonateur d'une bombe atomique ; seul, ce détonateur ne peut avoir que des effets minimes, mais ces effets deviennent considérables s'il se trouve plongé au sein d'une masse prête à exploser parce qu'elle a atteint son point critique.

Cette comparaison permet de mieux comprendre ce paradoxe : la formidable puissance des moyens de communication sociale et leur fréquente impuissance. Une nouvelle est « oubliée » dès après sa diffusion tandis qu'une autre nouvelle de même nature, de même ordre et de même importance déclenche une terrible réaction en chaîne. Nous accumulons les informations qui nous parviennent jusqu'au moment où nous arrive celle qui mettra en mouvement ce capital. De là aussi la clef d'une éventuelle défense contre la mise en condition de l'opinion ; son empoisonnement éventuel ne se fait pas d'un coup. C'est une action longue, lente, patiente et persévérante. Vérité et mensonge y sont utilisés tour à tour par ceux qui cherchent à influencer. Ce qui les dirige avant tout c'est le contenu des informations, leur choix, leur présentation, le sens dans lequel elles orientent les esprits. L'être humain n'est donc pas désarmé. Il est vrai que, comme le disait Montaigne : *La vérité et le mensonge ont leur visage conforme, le port, le goût et les allures pareilles : nous les regardons du même œil* ; cependant, il dépend de l'homme de se laisser faire ou de résister, de rechercher sans se lasser la vérité ou de se laisser dicter sa conduite.

Il dépend de lui... à condition cependant qu'il soit en état de le faire. Marie-José Doyère publiait récemment un intéressant article sur la presse des unions de consommateurs (18). Elle montrait l'effort considérable fait pour réaliser l'éducation du public au sujet d'une publicité trompeuse pour des produits frelatés. Il s'agit donc d'une action répondant à un important besoin indirect d'information. L'auteur était obligé de conclure que les publications de ce genre ne prêchent que des convertis, ceux qui auraient le plus besoin de leurs conseils n'ayant pas le temps, les loisirs ou même le simple désir d'en prendre connaissance. C'est le type de l'information éducative décevante. Notre société est tellement fatiguée et tellement surinformée — ce qui la *mésinforme* — que, comme le disait un syndicaliste strasbourgeois : « *Quand l'ouvrier moyen rentre*

(18) Marie-José DOYERE, *Le droit à l'Information. Le Monde*, août 1967.

chez lui, il n'est plus capable et n'a plus envie de lire les publications syndicales ; il a au mieux le courage de s'installer devant son poste de télévision et d'absorber, en s'endormant, ce que la télévision lui ronronne... » (19).

*
**

Cette remarque nous conduit à examiner brièvement l'autre panneau du diptyque. Ayant examiné quelques-uns des effets des mécanismes sociaux de l'information sur la qualité de celle-ci, il convient de nous intéresser à l'influence que l'information massivement répandue a sur la société.

La diffusion immédiate et étendue donnée aux nouvelles déclenche des phénomènes de contagion sociale. La matière des conversations est directement influencée par les nouvelles mises simultanément à la disposition de tous. Le bon langage ou les formules vicieuses se répandent dans la mesure où la radio parle bien ou mal. La diffusion de la langue littéraire menace dangereusement les patois avec les effets favorables et défavorables que cela comporte. Les façons de se vêtir, de vivre, de se nourrir, de se conduire ont tendance à s'uniformiser. Réaction contre cette tendance, recherche systématique d'un non-conformisme par une partie croissante de la jeunesse avec ce résultat que son non-conformisme lui-même tend par contagion à être ... conforme au non-conformisme des autres. Le non-conformisme devient une mode !

Les valeurs évoluent très rapidement. On a pu dire — et c'était une idée d'Eugène Dupréel (20) — que l'information tue les valeurs qu'elle diffuse : elles n'ont plus le temps de rester la propriété de quelques-uns et de tirer leur valeur de cette exclusivité. La masse s'en empare, la rente de rareté disparaît, l'originalité cesse rapidement d'être originale. Les modes passent très vite : cheveux et barbes s'allongent et se raccourcissent plus vite encore que les jupes. Les artistes et les auteurs, les vedettes et les champions apparaissent et disparaissent. Par l'emploi des moyens de communications de masse, la publicité et les relations publiques peuvent lancer à peu près tout ce qu'elles veulent. Mais la confrontation viendra très vite et, pour y résister, il faudra finalement la qualité... à moins qu'elle soit remplacée par l'intensité et le poids d'une publicité plus obsédante encore. Car la qualité et la solidité ne seront pas toujours suffisantes : le bombardement permanent mettra les nerfs et la conscience des victimes — c'est-à-dire de chacun d'entre-nous —

(19) René TABOURET-KELLER, Communication à la « Table Ronde hebdomadaire sur les relations publiques ». Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg, 12 mai 1967.

(20) Eugène DUPREEL, *La philosophie de l'information*. Conférence à la XVII^e Semaine Sociale Universitaire de l'Institut de Sociologie Solvay, 23 septembre 1935.

à rude épreuve. Les valeurs évoluent de plus en plus rapidement et les modes sont de plus en plus contraignantes. Le besoin de changement est exacerbé, les traditions sont mises à mal et la seule conclusion qu'on puisse formuler devant cette spirale folle c'est que le rythme des modifications devient tel qu'il provoque un malaise permanent limitant notre sérénité et donc notre liberté.

Les phénomènes de mode peuvent s'étendre aux secteurs les plus inattendus de la vie sociale. En 1966, à la première Conférence démographique européenne, Alfred Sauvy (21) évoquait cette idée de Jean Stoetzel : si l'homme devient maître absolu de la génération par la « pilule » ou par un autre procédé, la natalité pourra devenir un phénomène de mode — il pourra être de bon ton à certains moments d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir, d'attendre que le couple ait atteint un certain niveau d'aisance, de retarder l'arrivée du premier enfant jusqu'à un âge donné, etc... Portées par les vecteurs que nous savons ces idées pourraient se répandre très rapidement et très loin, provoquant des bouleversements de la société, déformant la pyramide des âges, déplaçant les générations creuses et les multipliant de telle façon qu'une gestion rationnelle de la chose publique devienne finalement impossible. Nous serions passés de ce que le mathématicien français Marcel Boll appelait les *certitudes du hasard* (22) à ce que nous nous permettrons d'appeler les *incertitudes du déterminisme*.

Nous avons dit que les moyens de communication sociale ont transformé la matière de la conversation. Tout le monde est au courant des nouvelles. Jadis, le prestige de l'informé était grand : l'être le plus simple pouvait s'assurer un prestige social considérable en apportant une nouvelle. Cette possibilité tend à disparaître ou plus exactement à se transformer. A l'époque du journal, du transistor, du cinéma et de la télévision, tout le monde est au courant des nouvelles. Le prestige retourne au *bien informé*, à celui qui pourra ajouter le détail inédit, qui aura des idées ou qui pourra présenter les choses plus habilement. Car le *bien informé* n'est pas nécessairement celui dont l'information se rapproche le plus de la vérité. Dans le sens où nous l'entendons ici, c'est celui qui peut apporter le plus de précisions : un chiffre, une couleur, une forme, une date... en jouant une fois de plus sur cette confusion que nous avons déjà signalée entre la précision (vraie ou fausse) et l'exactitude (nécessairement vraie). Les techniques de mise en forme

(21) Alfred SAUVY, *Conférence Démographique Européenne*. Conférence à la séance inaugurale, 30 août 1966, Strasbourg (Volume IV des Documents officiels de la Conférence).

(22) Marcel BOLL, *Les Certitudes du Hasard*. Collection « Que sais-je ? », Presses universitaires de France, Paris 1941.

des textes et des illustrations, des messages sonores ou des messages visuels tendent à donner une impression d'authenticité qui ne répond pas toujours à la valeur réelle de la matière présentée. On ajoutera à ces techniques de présentation le prestige propre aux vecteurs utilisés : *C'est dans le journal, donc c'est faux* nous disait un brave paysan qui croyait tout ce qui lui disait son journal, car il n'y a pas de récepteur plus docile que celui qui se targue de son incrédulité. Qui donc ose mettre en doute la télévision ?

Confrontés avec le flux des informations, avec l'immensité des problèmes soulignés par des titres provocants, déchirés entre le sentiment de devoir intervenir et celui de ne pouvoir le faire, atterrés par la complexité des institutions ou des situations, nos contemporains ont tendance à démissionner. La tension est grande entre le sens croissant des obligations qu'on a vis-à-vis de ses semblables malheureux et celui qu'on a de sa propre impuissance. A quoi bon lutter contre de tels ennemis, à quoi bon prétendre trouver la solution de problèmes que les plus grands parmi nos contemporains paraissent ne plus pouvoir contrôler ? Si les puissants de ce monde sont menacés d'impuissance, que peut donc le citoyen moyen ?

On disait jadis qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, mais aujourd'hui la presse nous introduit chaque jour dans l'alcôve des puissants. Cette désacralisation des surhommes ajoute au sentiment d'impuissance sociale et politique et aboutit au désintéressement de la chose publique. Il y a des sursauts, comme il y en eût aux dernières élections présidentielles françaises, lorsque la lutte prend une allure sportive parce qu'elle est réduite au schéma élémentaire des deux champions sur le ring. Mais cet exemple montre justement que pour réintéresser le citoyen et le remettre dans le circuit politique, il faut *décompliquer* les problèmes et les ramener à un niveau élémentaire. Nous ne disons pas *simplifier*, mais bien *décompliquer*, car la simplification serait admissible alors que l'opération à laquelle on doit procéder ne l'est généralement pas. D'une part, il s'agit d'une véritable trahison à l'égard de la complexité croissante de tout ce qui nous entoure, de l'autre cela conduit en droite ligne à un *manichéisme* qui ne peut qu'accentuer les oppositions et creuser les frontières. Remplacer un angoissant excès de connaissance par une apaisante ignorance est une méthode à laquelle il est tragique d'être acculé.

L'information, bénéficiant de l'usage de ces prestigieux vecteurs, exerce une véritable tyrannie sur nous. Comme toutes les tyrannies, elle incite à la révolte. Dans le cas de l'information, la révolte est impossible. Va-t-on choisir la soumission ? Elle paraît inadmissible. Il ne reste plus alors, faute de correctifs normaux, que l'émigration, c'est-à-dire la fuite

de la masse réclamant le droit d'asile au pays de la fiction. L'exubérant développement de la littérature policière, la dévaluation de la vie, l'anthropocidomanie, la tachymanie, la kleptomanie, la sexomanie, les révélations sur les futurs maris de Soraya et les futures toilettes ou absences de toilettes de Brigitte Bardot, sont des refuges de choix où vont se blottir les traumatisés de l'information.

Sur le plan politique, dans la mesure où la presse arrive à suivre, on constate un autre phénomène qui n'est pas moins angoissant. M. Kossyguin se lève pendant le discours de M. Eban et son geste est aussitôt connu du monde entier et interprété. Le prince Régnier de Monaco débarquant à Vancouver est interrogé au sujet du discours du général de Gaulle à Montréal ; il fronce le sourcil et cela devient un blâme au Président de la République française de façon telle que seul un démenti officiel pourra arranger les choses. Le général Westmoreland quitte Saïgon pour les Etats-Unis et chacun des journalistes qui l'a aperçu donne sa version des raisons qui l'ont fait sourire ou grimacer.

A l'arrivée des personnalités sur les aérodromes, une batterie de microphones leur est tendue : la déclaration soigneusement anodine qu'elles ont préparée dans cette perspective est aussitôt traduite en fonction des désirs, des craintes et des croyances des uns et des autres. Cela conduit tout naturellement les hommes d'Etat à se taire ou du moins à ne plus parler que pour tendre des rideaux de fumée. On assiste à un retour à la diplomatie secrète. Comme nous ne sommes plus mis au courant de l'ensemble de la négociation mais de ses tranches successives, les négociateurs ont tendance à cacher les étapes de son déroulement afin de pouvoir la mener convenablement à son terme. Les adversaires de ce qu'on a appelé « la diplomatie sur la place publique » triomphent : pour aboutir et pour réussir il faut se taire. Au sortir de la maison de Glassboro, il faudra parler de tout sauf de ce dont on a parlé. Les plus énergiques adversaires de la diplomatie secrète, les meilleurs démocrates, en viennent à exclure le peuple des délibérations qu'ils mènent en son nom. Interrogé sur l'efficacité des délibérations publiques d'une Assemblée européenne, Paul-Henri Spaak déclarait aux journalistes que le seul travail important se faisait en commission ; questionné sur les raisons pour lesquelles le travail des commissions se déroulait alors à huis-clos, il n'hésitait pas à répondre : *Comment voulez-vous que je puisse me laisser convaincre par l'interlocuteur qui ne partageait pas mes idées si vous avez averti le monde entier de ce que je pensais ?* (23). Alors qu'une pré-discussion d'un projet ministériel dans la presse aurait pu

(23) Réponse faite à l'issue de la conférence de presse prononcée à l'occasion de sa première élection à la présidence de l'Assemblée Consultative du Conseil de l'Europe.

théoriquement éviter des faux pas, le souci de ne pas aboutir à la détérioration de certaines de ses parties conduit à le garder secret jusqu'à l'ultime minute.

La démocratie est ainsi mise en question sur le plan national comme sur le plan international. Une publicité trop rapide et trop étendue ramène nécessairement au secret ; la diffusion universelle et instantanée de l'information conduit à la brusquerie dans les méthodes de gouvernements. On peut se demander dans quelle mesure elle n'a pas pour inévitable rançon une mutation profonde et fondamentale de la démocratie.

*
* *

Nous sommes loin d'avoir épuisé la matière. En proposant l'étude des maladies dont notre société fait souffrir l'information et de celles dont l'information fait souffrir notre société, nous avons tenu à nous rapprocher d'une réalité qu'ignorent ceux qui attendent que tout progrès technique soit un progrès dans tous les sens du mot.

Nous connaissons certes beaucoup plus de choses que nos grands-parents, mais nous les connaissons moins bien et en tous cas nous avons un sens débilitant du relativisme de nos connaissances. Notre monde, notre savoir, notre statut sont sans cesse remis en question.

La vérité est toujours payante nous disait récemment le spécialiste des relations publiques d'une grande firme commerciale. Il ajoutait aussitôt avec une nuance de regret ... *car les gens finissent tout de même par apprendre qu'on leur a menti.*

Dans l'absolu rien ne vaut la vérité. Dans la réalité sociale, nous n'apercevons la vérité qu'à travers des prismes déformants. Nous ne nous abaisserons pas à répéter le *Quid est veritas ?* de ce fonctionnaire romain dégénéré qui apaisait sa conscience en se lavant les mains et réglait les problèmes en suivant le règlement : *Quod scripsi scripsi.*

La presse, sous toutes ses formes, a rendu et rend d'énormes services. Elle n'a pourtant plus jamais eu depuis l'aurore du XVII^e siècle, alors que paraissait à Anvers le plus ancien des journaux d'Europe, le courage d'un Abraham Verhoeven qui avertissait ses lecteurs : *Den tijd sal leeren (of 't waar is) — Le temps nous apprendra (si c'est vrai) —*. En se vulgarisant et en se développant, elle n'a plus pu se permettre cette précaution d'élémentaire honnêteté.

La liberté de la presse a eu et a aujourd'hui encore ses martyrs. Le service de la vérité vaut les plus grands sacrifices. Mais le sens de la responsabilité sociale se développe en fonction même du développement du social par rapport à l'individuel. Chacun doit méditer son rôle dans la société et apporter librement sa contribution au bonheur commun. On

ne sert pas dans l'abstrait. Or, ce n'est que dans l'absolu que coïncident le Vrai, le Beau, et le Bien.

La lutte que les informateurs doivent mener pour découvrir la vérité, l'exprimer et la faire admettre prend, dans le monde contemporain, l'allure d'un apostolat. Elle exige une formation, une force de caractère, une conscience professionnelle et un courage peu communs.

